

Akhenaton ou le pouvoir de l'innocence

par André Brincourt

C'est un livre un peu fou. Première qualité – il en tant qui veulent être sages. D'autant que François Coupry, à travers cette étrange histoire qui ressuscite Akhenaton, le vrai Roi-Soleil, atteint peut-être la seule sagesse acceptable, celle qui se nourrit de nos rêves. Faisons donc l'effort, car c'en est un, de donner vie à l'imaginaire – et mieux encore, retrouvons trois cent cinquante pages durant notre âme et notre esprit d'enfant.

Les véritables héros de ce roman, de ce conte fantastique, sont des enfants américains, précisément, gavés de bandes dessinées, d'aventures incroyables, bercés de jeux électroniques, n'ignorant rien des sortilèges du laser et des arrière-pensées de Goldorak. Des enfants d'aujourd'hui. Ils jouent à tuer le temps. Un jeu majeur, celui qui livre le « passage » et mène vers « l'impensable ailleurs ». Nous y voici.

Nous sommes au XIV^e siècle av. J.C. sous le règne d'Amenophis IV qui, renversant toutes les idoles, fuyant les prêtres de Thèbes, impose le soleil pour dieu unique, prend le nom d'Akhenaton et, avec son épouse Nefertiti, tentera lui-même l'impossible en rêvant d'une cité idéale, ouverte à la vie, ouverte à l'amour. Akhenaton est le Pharaon-enfant. L'innocent. Mieux ou pire : il est l'être malingre, débile, asexué, il est selon le mot magique « un demeuré ». Tout désigné pour traverser le temps.

Leurs trois enfants américains vont, comme l'ont dit, percer le mystère et, profitant de leur condition d'enfants « en fuite », perdus dans l'histoire, ils vont tenter l'expérience délirante et merveilleuse de ramener au XX^e siècle la momie d'Akhenaton et de ressusciter à notre époque celui qui peut ; à juste titre, tout idiot qu'il fut, ou sans doute pour cela même, être considéré comme le Réformateur, le révolutionnaire, l'annonciateur du monde moderne, le précurseur du dieu unique abstrait et universel, l'inventeur de la cité radieuse, de la communication fraternelle entre les êtres.

Voilà donc ce qui s'appelle « se vautrer dans l'innocence délirante ». En un sens c'est une idée de petite fille qui veut avoir sa super-poupée. Mais le livre a son secret. François Coupry, lui, n'est pas si innocent qu'il y paraît. D'abord faisons-lui confiance pour ses connaissances de l'ancienne Égypte. Il est, de ce point de vue, paradoxalement irréprochable¹. On pourrait presque dire que la réalité pour lui se situe au bord du Nil sous la XVIII^e dynastie, et la fiction à notre époque. Ce sont les enfants qui nous le font comprendre : le XX^e siècle est une vaste supercherie ; un monde d'illusions. Entre la B.D., France-Soir et l'édition de 20 h à la télé, nous vivons une sorte de mauvais feuilleton où toutes les momies trouvent leur place, y compris ceux qui se font réfrigérer pour renaître sous le 3^e millénaire. Personne n'a le pouvoir. Chacun fait semblant – le Kremlin de croire au communisme, Reagan a l'économie libérale, Israël à la terre promise, Kadhafi à lui-même, Khomeiny au fanatisme vengeur.

L'idée des enfants est de « voir » ce que pense et éventuellement peut faire celui dont la vertu peut se permettre de caramboler les mythes, de prendre scandaleusement les « raccourcis », de « laisser courir l'éternité et la parole » ! « Ils intervenaient dans l'histoire du monde avec la même désinvolture que lorsqu'on joue au Monopoly... »

Je ne suis pas sûr que François Coupry ait pu suivre cette excellente idée jusqu'au bout. Il faut du souffle pour respirer dans l'éternité. En dépit des aventures rocambolesques d'une cantatrice née dans un camp de concentration et portant comme pendentif le sexe d'Akhenaton (il fait l'objet d'une course au trésor chez les enfants) pour aller chanter *Aïda* aux pieds des Pyramides ! (vous voyez bien de quel côté est la loufoquerie) – le cher Pharaon n'est guère tenté par notre siècle. Le rêve de Tintin n'est pas si simple. Reprendre le pouvoir au-dessus de toutes illusions, est un pari perdu d'avance pour le fils du Soleil. Mais cela nous

¹ Amusante remise à sa place d'Hérodote, le maquilleur de l'histoire ancienne.

a valu un conte où se mêlent l'humour, le sacrilège, la vérité cuisante et la plus salubre des divagations.

Le Figaro, novembre 1984.

Le retour de la momie par Françoise Ducout

Jusqu'à l'âge de dix-huit ans, François Coupry n' a pas cessé de hanter les champs des fouilles qu'écumait son père archéologue, spécialiste de la Grèce antique. « Pour moi, explique aujourd'hui l'écrivain, la Grèce représentait la jeunesse de l'humanité. J'avais envie de remonter plus loin dans le temps. » L'occasion lui en sera donnée par la rencontre avec une statue du pharaon Akhenaton, ce souverain égyptien qui bouleversa la société de son temps, les institutions morales et religieuses en proclamant la suprématie d'un seul dieu, du dieu Soleil. Inventeur du monothéisme, Akhenaton meurt solitaire, réprouvé, maudit, emportant dans la tombe son secret et son rêve fou : « Cette statue, précise François Coupry, est extraordinaire. Le pharaon est en effet représenté dans toute son ambiguïté : ni femme ni homme, mais portant sur lui tous les attributs de la féminité et de la masculinité ». Le premier, dans une civilisation archaïque, hiérarchisée, à annoncer Jésus et Bouddha, Akhenaton a peut-être été assassiné par les prêtres dont il a réduit le pouvoir... qu'importe le mystère de sa fin puisqu'il a inspiré à François Coupry ce roman, « Le Rire du pharaon ». En plein XX^e siècle, en plein New-York, symbole éclatant de la civilisation, du modernisme, trois enfants, William, Zelda et le petit John-John, s'introduisent dans un souterrain où gisent les dépouilles de l'Histoire, réveillent, malgré elle, la momie du pharaon, l'entraînent dans une aventure rocambolesque où une fabuleuse cantatrice, la belle et tourmentée Alexandra, nous apprend enfin qui était la Vierge Marie ! Réflexion sur le pouvoir – ce pouvoir qu' Akhenaton, l'idiot, l'innocent qui parle aux animaux et joue avec les enfants, repousse énergiquement en dépit des pressions internationales –, pied de nez à la logique, explosion de la réalité... voilà « Le Rire du pharaon » ! « Cette explosion de la réalité, dit François Coupry, nous y sommes déjà habitués : la B.D., les feuilletons de la télévision nous projettent au-delà de notre temps dans l'espace sidéral... La science-fiction n'a d'ailleurs pas encore réussi à se défaire de l'empreinte du passé : les héros de « Star Trek », de « La Guerre des étoiles » sont toujours habillés à l'antique. Mais la fiction n'est pas uniquement réservée à l'adolescence. Les adultes regardent aussi l'actualité politique, sociale, avec des yeux « romanesques ». Là aussi, il est difficile pour eux d'adhérer complètement au temps. » Vertigineux, démolisseur, perturbant, « Le Rire du pharaon » prolonge d'une certaine manière, et selon François Coupry, le débat entamé par les nouveaux philosophes : faut-il admettre une cohérence planétaire ? Laisser chacun s'exprimer ? « Ce qui est fascinant dans l'Histoire que nous lisons, que nous vivons, c'est la façon dont on l'écrit, dont se créent les légendes... Les biographies d'hommes illustres sont souvent trompeuses. On interprète, a posteriori, les événements, et en toute impunité. Pas de danger que les modèles viennent se plaindre à l'auteur et lui disent : « Non, les choses se sont passées différemment ! ». Moi, je renverse la biographie, je montre, par exemple, un Akhenaton complètement stupide, éberlué, pensera-t-on, par les conséquences, les « leçons » de sa révolution, la Vierge Marie-Alexandra, elle, guère impressionnée par cette religion – le christianisme – qui commence à naître et qui ne lui plaît pas, vers laquelle elle est pourtant irrésistiblement attirée... Être un symbole, elle n'aime pas cela, être réduite à son

rôle virginal, elle qui a encore tant de désirs sexuels, cela ne la tente pas ! Mais tout est possible, on peut parfaitement admettre que personne, que rien n'a jamais été : « Akhenaton devient Jésus, meurt sur la croix et Alexandra, l'interprète glorieuse, la star, se retrouve en Palestine dans la peau de la Vierge Marie, mère d'un crucifié qui continue à ne rien comprendre, à se sentir mal dans son personnage de ressuscité malgré lui. » Les trois enfants du « Rire du pharaon » passent très normalement de leur appartement douillet, confortable, technologique, aux ténèbres de l'humanité, pas Alexandra qui ne cesse de regretter de ne pas avoir d'aspirine à portée de la main quand elle a mal à la tête, de se voir inexorablement vieillir, perdre ses cheveux, se rider... Les conditions d'hygiène de la Palestine de Jésus ne sont guère propices à l'épanouissement des femmes ! De quoi décourager tous ceux qui ne cessent de maudire leur époque, de croire qu'ailleurs, il y a cent, mille ans, c'était mieux. Erreur grossière, confirmée par les multiples et extraordinaires épisodes du « Rire du pharaon » : « Mon objectif dans ce roman, avoue François Coupry, a toujours été de coller le plus près possible au réalisme, aux détails exacts et historiques – bien entendu ! –, sans concessions... Il y a même une petite scène « porno », que je ne renie pas. Jusqu'au « Rire du pharaon », je croyais que le roman devait proposer autre chose, se couper du réel, exiger du lecteur un certain effort d'adaptation. J'étais comme un acteur jouant de dos devant les spectateurs. J'ai changé. » François Coupry dit aussi qu'il a pris tellement de plaisir à écrire « Le Rire du pharaon » qu'il aurait eu envie de le composer d'une traite : du matin au soir. C'est tout a fait ce qui arrive au lecteur : on ne lâche plus « Le Rire du pharaon » ! On plonge dans les salles du palais, on s'infiltré sous terre, on remonte à la surface pour se retrouver au Caire, à Jérusalem, à Rome... « Le Rire du pharaon », c'est un thriller », affirme aussi François Coupry. Et nous, avec lui, nous sommes les détectives de l'Histoire !

ELLE, octobre 1984.

La parole est aux Enfers par Françoise Xénakis

Le Akhenaton de François Coupry est certes bien le maître de l'Égypte antique, ce précurseur, cet utopiste que l'on sait (cet idiot, disaient les autres), mais passé au travers de l'imagination proprement inouïe du sieur François Coupry. Akhenaton avec lui n'en finit pas de vivre et de revivre, impeccablement ou non momifié – bien sûr, parfois, il perd ses bandelettes –, et, ramené en notre XX^e siècle grâce à trois gamins américains qui ont trouvé la solution (c'était simple comme tout, mais bien sûr il fallait avoir la grâce). On lui propose, à Akhenaton, de diriger le monde qui va mal. Et, idiot génial comme vous le savez, il refuse. Pas fou !

Il y a chez Coupry une liberté naïve, enfantine, qui ose tout, et servie par une parfaite écriture qui a gardé, elle aussi, la grâce de l'enfant, mais qui peut dérouter certes ceux qui se croient obligés d'être adultes parce qu'ils sont vieux !

La « vraie » vie d'Akhenaton, le roi de la haute et de la basse Égypte avec Néfertiti, est un ravissement. Si sympathique cet Akhenaton qui adore se montrer nu, et totalement incohérent, qui sait pourtant devenir dans l'instant la fourmi, le serpent, l'éléphant ou le chat qui passe... Bien, son règne fut un désastre, son pays fut ruiné, affamé, occupé, tandis qu'on le sait, il continuait à proclamer la paix et à rêver d'une civilisation, certes, utopique... Mais trois enfants américains vivent en 1982. Tout en jouant le plus simplement du monde et en empruntant un trou (un trou quelconque comme vous et moi, quoi, tout bête) se retrouvent au royaume des morts, à l'étage de ce petit bancal de Pharaon. Là les enfants s'éprennent de cet

être qu'on est en train d'empoisonner (il a fait trop de bêtises), le temps n'obéit plus à nos lois, régi par nos montres aux poignets, et eux, ces petits enfants nés de notre immédiat et qui n'aimaient rien vraiment, là, se prennent de passion pour lui décident puisqu'il meure chez lui incompris, eux le perçoivent comme un génie – il faut qu'ils retrouvent ce bon dieu de tunnel, « *ce raccourci du temps* », qu'ils le ramènent ce pharaon, et que l'Amérique, elle, le reconnaisse ! Les voilà partis à pied avec la momie, sûrs qu'en Amérique les médecins trouveront bien une combine pour le ressusciter...

Coupry vous raconte l'Égypte, et ce temps, avec désinvolture et ce charme qu'ont parfois, momentanément certains enfants. Lui, l'a retrouvé. Ballade historique, conte. Et les gosses et la momie se tapent une traversée du monde des morts, accumulés par siècles, sans que cela leur fasse tellement peur – ils ont déjà vu pire au cinéma. Tout en marchant et en remontant le temps, Jonh-John dépose – cadeau, offrande – un petit vase où était le sexe d'Akhenaton, tombé des bandelettes – sur un tombeau qui l'émeut : la dame a un si beau nom, elle s'appelle Alexandra Tchitchikov – et sa statue sourit si joliment... Enfin, ils remontent du royaume des morts et « *merde, on est à Rome* », s'écrie le grand-père ! Alors Coupry fait intervenir le pape, mais j'arrête de vous raconter...

Sachez que tout ce délire va gonfler, gonfler, et que moi dont ça n'est habituellement la « cup of tea », j'ai lu, émerveillée de ce culot ! Et ce qui va arriver quand Akhenaton ressuscité aura mis en rogne Moscou, Washington, Paris, Bruxelles et le Golfe... en refusant de devenir le maître du monde – il ne veut pas gouverner, une fois suffit –, et Alexandra Tchitchikov, ressuscitée elle aussi, devenue chanteuse d'opéra (François Coupry nous ouvre là tous ses petits paniers pleins de ses fantasmes personnels) rencontre cette momie vivante, et, de diva contemporaine, née dans un camp (là, il s'est bien amusée l'auteur ; William Styron et la nouvelle littérature française, il faudra un jour faire une étude) elle redeviendra ce qu'elle avait été, la Vierge Marie révélant enfin au monde la vérité sur l'Histoire sainte – qui n'est pas du tout ce que vous croyez... sur ce retour de camp.

Coupry a tout mêlé, tout mixé cette fois, transformant la vie, criminelle comédie, en une gigantesque fiction.

Le Matin de Paris, mardi 25 septembre 1984.

Un pharaon de B.D. par Claude-Michel Cluny

Bien sûr, on n'achète pas que la « souris » du gigot n'entraîne pas qu'on doive emporter le mouton. À tout hasards, sollicitez de votre libraire, pas de votre boucher, qu'il vous détaille le dernier François Coupry : prenez-en le premier chapitre. Quarante pages d'un régal sans égal cette saison. Après, « le Rire du pharaon » vire à la grimace, ce ne sont plus que des bas morceaux. La sauce Coupry ne réussit pas à faire passer le ragoût.

Il ne manque cependant pas de panache, ce qui est assez son train ordinaire. Mais qui convaincra cet écrivain particulièrement doué que le n'importe quoi des situations, des inventions, des personnages et des pirouettes d'écriture ne suffit pas à composer un roman. Que le picaresque, dans son apparent désordre, a ses lois et que l'univers de la BD ne se transpose pas sans risque en littérature... Le livre s'achève d'ailleurs sur un éclat de rire, mais c'est en fait celui de Milou, le toutou de Tintin.

Car nous retombons dès le deuxième chapitre dans l'imagination forcée : celle qui d'abord déconcerte, ou fait sourire, puis déçoit et lasse le lecteur qui n'a pas cru, un instant, à

l'enchaînement. La vie et la mort d'Akhenaton (qui porte aussi le nom dynastique d'Aménophis IV), le pharaon hérétique, voué au culte d'Aton, Coupry en a « peint » – tant tout est merveilleusement visuel –, un récit parfaitement clos, lisse, irradiant avec une sorte de génie de l'étrange ce « feu sans matière » valéryen des morts qui nous accompagnent. Ce premier chapitre en soi peut survivre, île insolite par sa nature et son « climax » féerie que hante la cruauté de l'Histoire : il nous suffit alors d'évoquer la silhouette pathétique et disgracieuse d'Akhenaton pour mieux croire encore à la fable magnifique.

Le tête-à-queue, aussitôt opéré par Coupry n'aurait que des avantages littéraires s'il entraînait l'adhésion, mais, une fois de plus, ce Monopoly qu'il évoque à la page 294 ne nous laisse dans les mains que des simulacres de roman. Le burlesque a sa rigueur, dont l'auteur ne tient ici nul compte. D'où l'effondrement du livre, bric-à-brac de navrantes recettes à la mode (l'érotisme laborieux) et de bouffonneries auxquelles on est bien empêché de sourire.

C'est décidément, quoi qu'en pense Milou-Cator, l'enterrement de Tintin au royaume des morts. Tous les chiens il est vrai n'ont pas l'inépuisable destin de Sorrow, dans « Hôtel New Hampshire », le film de Tony Richardson, lui aussi ludique à souhait. On a l'impression que François Coupry écrit ses romans en s'inspirant au jour le jour des manchettes de la presse. Il serait temps qu'il arrête de gâcher un talent réel. Serait-il de ces surdoués qui tournent mal ? Attachez-le, de grâce !

Il est vrai que le brassage des siècles, des idées et des événements majeurs est en vogue cet automne, que c'est là une recette romanesque florissante. Nous sentons passer sur les lettres de grands souffles chargés d'alcool, à la limite de l'épique, et nous entendons s'élever, dans des relents de piquette, à mesure que les héros érigent leur sexe, de pénétrantes interrogations...

Le Quotidien de Paris, mardi 16 octobre 1984.

La cantatrice et le pharaon par Dominique-Antoine Grisoni

Coupry a un faible pour les mondes impossibles, et depuis qu'il écrit, chacun de ses romans s'emploie à en inventer. Ici c'est une ville de maisons sans rues (*La promenade cassée*, Gallimard), là c'est une reconstruction de la Rome éternelle par trois petits anges joueurs (*La terre ne tourne pas autour du soleil*, Gallimard), ailleurs c'est une fusée qui abrite des hommes créateurs d'un univers délirant (*La vie ordinaire des anges*, Laffont). Toujours un jaillissement de l'imaginaire, une mise en scène du merveilleux des rêves, des contes de fées pour adultes.

Avec *Le rire du pharaon* pourtant, une transformation s'opère. Un glissement imperceptible vers le réel, comme si le romancier s'était enfin avisé que la réalité aussi était porteuse de fantastique. Et le charme qui valait pour les précédents romans se trouve renforcé. Tout commence loin, très loin dans l'histoire, avec le récit de la vie d'Akhenaton, un pharaon parmi les plus étranges de l'ancienne Égypte. Une espèce d'illuminé qui entreprit vers le XIII^e siècle avant notre ère, de transformer son royaume en une sorte d'oasis du bonheur. Pourquoi pas ? Mais l'ennui c'est que le Monarque ne semble pas disposer de toutes ses facultés mentales. Outre qu'il est physiquement plutôt dégénéré, dans sa tête on dirait que ses connections neuronales n'ont pas toute la fiabilité requise. Résultat, ses décisions manquent de réalisme, il fait dans l'utopie galopante, et son aspiration au bonheur engendre le plus

souvent du malheur. La cité idéale qu'il a créée devient vite un enfer, et son royaume se fait gaillardement grignoter par des voisins peu scrupuleux.

Pas brillant comme résultat. Et bien sûr ce qui devait arriver se produit. Les habituelles intrigues de la cour évoluent vers le complot, lequel débouche sur l'empoisonnement d'Akhenaton. Finie l'aventure ? Allons donc, du sérieux : nous sommes dans l'univers Coupry. En fait elle n'est qu'à ses débuts.

Trois enfants américains batifolaient depuis quelques temps autour d'Akhenaton. Ils avaient débarqué du XX^e siècle, après un voyage dans de mystérieux souterrains, les « raccourcis de l'histoire », et noué avec le pharaon une amitié à la vie à la mort. Aussi, quand il trépassa, vite ils s'emparent de son cadavre momifié et retournent vers notre bon vieux siècle. Péripéties diverses dignes des romans de cape et d'épée. Finalement le quatuor échoue dans Le Caire d'aujourd'hui. Évidemment Akhenaton a ressuscité, ce qui ne va pas sans poser de problèmes. D'autant plus complexes que sa propre histoire désormais chevauche celle des amours de l'un des enfants avec une cantatrice, Alexandra Tchitchikov. Émotions, passions, délires. François Coupry a su donner à ce personnage féminin une épaisseur d'humanité inhabituelle dans ses textes. Les vibrations de l'être, ses angoisses, ses pulsions, tout y est. Alexandra souffre, et nous avec. Ses élans, ses retenues, ses pudeurs, ses ambitions déçues, ses amours malheureuses nous attachent et nous troublent.

Magazine Littéraire, novembre 1984.

**

Le Rire du pharaon par Jean-Pierre Enard

Auteur de sept romans très remarquables : *Mille-Pattes sans tête*, (prix des Deux-Magots 1976), *Jour de chance*, *La Vie ordinaire des anges...*, d'essais : *Je suis lesbien*, *Torero d'or...* François Coupry est un des responsables de l'Association pour la création de la Maison des écrivains, qui devait ouvrir ses portes fin 1985.

Le pharaon Akhenaton passe aux yeux de son peuple pour un doux idiot. Il rêve d'un monde merveilleux où la propriété n'existerait pas, où l'on ne tuerait pas les animaux, où l'on jouerait, sans se cacher, à se caresser, et où l'on adorerait ce dieu Soleil. Akhenaton, qui est bien un peu débile, meurt, au soulagement de tous, et s'en va pour le grand voyage dans l'au-delà. Il y rencontre trois petits Américains bien de notre siècle, William, Zelda et John-John Bloom, qui s'éprennent de cette étrange momie et la ressuscitent dans notre monde. Pharaon pourrait devenir le maître de l'univers, mais il préfère se faire crucifier sous les yeux d'une cantatrice, Alexandra Tchitchikov, qui n'est peut-être que la Vierge Marie...

Époustouffant ! Coupry, en conteur-né, s'enchant de ses propres inventions et nous émerveille. Il jongle avec les mythes, les religions, l'histoire. *Le Rire du pharaon* puise dans tous les genres : roman d'aventures, BD, science-fiction, contes de fées, mais avec une rigueur qui donne, par l'humour, tout le sérieux du propos. Coupry, comme Akhenaton, « ne supporte pas l'idée d'Universel, d'Unique ». Il rêve d'un monde bariolé, où tous les désirs seraient permis. Et comme il le sait impossible, il l'invente, par l'écriture. C'est réjouissant, merveilleux, souvent profond et toujours très beau. Il en est du *Rire du pharaon* comme de certains rêves : on voudrait qu'ils ne finissent jamais tant on s'y sent bien.

V.S.D., 11 octobre 1984.

« Le Rire du pharaon », de François Coupry
Les tribulations d'Akhenaton
par Jean-Pierre Fabre

« Peut-être aussi, que la véritable biographie d'un être vivant, c'est ce qui se passe après sa mort, quand on raconte son histoire, quand il devient une image qui, peu à peu, se pâlit, quand la mémoire s'estompe et petit à petit se transforme la vérité. »

Cette phrase placée en exergue du roman de François Coupry, « Le Rire du pharaon », résume, on ne peut plus clairement, la démarche de l'auteur. Akhenaton est le maître de l'Égypte antique. On le dit débile, parce que précurseur génial donc incompris. De plus, son physique incontestable ne plaide guère en sa faveur : « Un visage long et maigre, des pommettes rebondies, des joues creuses, des yeux de faon, des lèvres grasses, un menton en clou, des bras fluets, des seins de femme, un gros ventre, des bourrelets de graisse qui débordaient sur ses hanches trop larges, un minuscule sexe masculin, des cuisses rondes et celluliteuses, des genoux en os, des pieds trop petits ».

Et pourtant, de par l'imagination de François Coupry, Akhenaton va vivre un extraordinaire destin : Momifié, il est ramené dans notre XX^e siècle, y ressuscite et s'y voit offrir la maîtrise du monde.

Cette résurrection est le fait de trois enfants américains, William, Zelda et John-John Bloom qui, à la fois naïfs et astucieux, vont « percer » le troublant mystère des raccourcis de l'Histoire. Et de guider pharaon dans notre siècle au grand étonnement de ce dernier quand il apprend que sa vie au fil des ans est devenue une légende.

Autre personnage clé du roman, l'étonnante cantatrice Alexandra Tchitchikov. La rencontre de la diva et du pharaon va ni plus ni moins révéler la vérité sur... l'histoire sainte.

Varois d'origine, éditeur (en compagnie de Jean-Edern Hallier), journaliste, essayiste, lauréat du prix des Deux-Magots 1976 pour son roman « Mille-pattes sans tête », François Coupry s'explique quant au choix de son personnage : « Dès mon plus âge, j'ai été fasciné par la spécificité d'Akhenaton, influencé par mon père archéologue, un métier dont j'ai longtemps rêvé. C'est le côté hermaphrodite de ce pharaon qui m'a intrigué. Cet homme a eu le courage d'instituer une sorte de monothéisme dans sa religion. En cela, il est un personnage clé de ce que sera l'Occident.

Dans ce roman, j'ai essayé de le raconter, de faire revivre ce fou génial, ce grand mystique innocent, qui brise le pouvoir des prêtres. Et de me poser la question : Qu'advierait-il s'il venait à ressusciter ? Je le fais alors errer dans notre civilisation à laquelle il ne comprend strictement rien. Et quelle n'est pas sa stupeur, lorsqu'il découvre effaré, qu'il a acquis au fil des siècles une énorme célébrité, découverte qui le choque profondément, car ne correspondant nullement à ce qu'il fût en réalité.

Je reste persuadé que si, un illustre personnage historique venait à revivre, il serait horrifié par ce qu'on dit de lui aujourd'hui. Par bonheur, pharaon rencontre la diva : Elle le révèle, lui fait « jouer » le rôle du Christ, lui fait réparer une erreur de l'Histoire, tant il est vrai que, si une légende existe, le personnage a également existé. »

Dans ce beau roman, François Coupry, allie avec élégance, la complémentarité entre l'imagination et les connaissances historiques, qualités brillamment étayées par un style exempt de tout reproche.

La Dépêche magazine, dimanche 2 décembre 1984.

Quand l'histoire se met à l'heure du fantastique par Benoît Conort

1982 : New York. Trois petits enfants, William, Zelda et John-John tombe dans un souterrain fort obscur qui est, en fait, un « raccourci de l'histoire » et surgissent en Égypte, un an avant la mort d'Akhenaton. Ils deviennent les amis du pharaon idiot qui joue si bien aux jeux d'enfants. Celui-ci mort, ils décident de ramener leur « copain », à l'état de momie desséchée désormais, au XX^e siècle. Retour dans les raccourcis de l'histoire, vastes boyaux hideux, décharges publiques des différentes civilisations qui se sont succédé sur notre planète (fuite éperdue et épique des enfants qui traînent derrière eux une momie de plus en plus dénudée ; il y a là des pages superbes...) et réapparition des trois gamins un beau matin de 1983, place Saint-Pierre à Rome. Mais la momie décatie s'éveille et fuit, nue, dans les rues. Dès lors tout se précipite. Les aventures se suivent à un rythme trépidant. Les enfants se réfugient au Caire et John-John est chargé de récupérer le sexe de la momie (recueilli par les embaumeurs dans un minuscule vase) qui, égaré au cours de leurs pérégrinations souterraines, a échoué au cou d'une cantatrice juive Tchitchikov (Ah ! les tribulations du sexe...). La suite est encore plus folle et passionnante qui offrira à Alexandra le plus beau rôle féminin qui soit dans l'histoire. Impossible en fait de résumer ce livre. Il faudrait, pour en rendre compte exactement, le recopier intégralement ici.

Toutes les pages sont également savoureuses dans leur jeu incessant du bonheur au tragique, de l'humour le plus léger à la tristesse profonde, de l'incongru au féroce. Truculent, burlesque, fou, *le Rire du Pharaon* emporte le lecteur dans le tourbillon délirant d'un écrivain de très grande classe.

Tous les tons, tous les genres se mêlent, de la naïveté rusée des enfants au chant lyrique, admirable d'émotion, d'Akhenaton qui, ressuscitant, recompose, à partir de ce qu'il voit, le livre des morts égyptiens : François Coupry n'est pas moins habile dans la reconstitution historique ou théologique que dans l'art de suivre les méandres contradictoires des désirs enfantins (ou adultes).

Une satire éblouissante

Hors de toute contrainte, de toute règle, l'horloge de l'Histoire se met à l'heure du fantastique frénétique pour se livrer à une satire éblouissante, caustique, de notre époque. Akhenaton découvre avec stupeur, scandalisé, la légende qu'il est devenu dans le monde moderne, ensemble de signes, dans un livre, des livres que l'on dit historiques. Comme la diva Alexandra n'a plus de réalité que par l'image d'elle que lui renvoie la presse, Akhenaton n'a d'existence réelle que via la légende qu'on veut nous faire prendre pour vérité historique. Si bien que ce roman fantastique, en s'installant d'emblée dans la plus débridée des fictions se montre plus convaincant que toutes les reconstitutions savantes et dénonce implicitement l'usage actuel des discours historiques et leur suffisance, alors que l'histoire n'est guère, bien souvent, que la légende qui nous reste. Le monde moderne devient ainsi le lieu conflictuel d'images contraignantes dont la prétention au vrai se révèle totalitaire. Mais la légende c'est aussi, étymologiquement, ce qu'il faut lire. Pour l'heure, il nous faut lire et relire *le Rire du pharaon*, un livre libre, total, « heureux », et qui servira peut-être à notre temps de révélateur semblable à *la Peau de chagrin* pour les années 1830.

Quinzaine littéraire, novembre 1984.

François Coupry crée des passerelles dans l'histoire par Pierre Maury

Le pharaon égyptien Akhenaton est un merveilleux personnage romanesque, dont François Coupry n'est certes pas le premier à s'emparer et à détourner de l'histoire officielle. Cette irruption, dans l'œuvre d'un jeune écrivain français, d'une référence historique souvent utilisée, n'interdit pas le souci de la cohérence dans la création :

– *Ce que j'essaie de, c'est quand même de suivre une voie, de construire une œuvre... Je crois que c'est important, même si ça paraît complètement mégalo. La notion d'œuvre me fascine.*

Il ne faut pas pousser beaucoup François Coupry pour qu'il fasse le lien entre son dernier roman et quelques précédents, au niveau de la forme surtout. Le sens doit venir ensuite...

– *Je compte raccrocher ce livre à d'autres. C'est une sorte de puzzle que j'ai le projet de réunir en une longue saga.*

Une des idées les plus originales du dernier roman de Coupry, *Le Rire du pharaon*, est celle des « raccourcis de l'histoire », sortes de tunnels qui permettent aux hommes, à condition de trouver la bonne porte, de se retrouver dans la période de leur choix, et avec un peu de chance dans le pays désiré.

– *Cette idée m'est venue tout à fait techniquement. Le personnage d'Akhenaton m'intéressait, parce que mon père était archéologue et que l'Égypte antique me fascine, et ce qui m'intéressait aussi c'était de voir quelqu'un, un homme célèbre, qui découvre ce qu'on dit de lui longtemps après sa mort, et comment il est confronté à un monde différent du sien. Mon idée était donc de présenter la vie d'Akhenaton, et de faire acheminer sa momie vers notre époque. Et c'est là qu'un déclic s'est fait, que je me suis dit qu'il y avait peut-être des souterrains qui relient des choses apparemment sans rapports...*

Ce roman repose sur une série de malentendus : Akhenaton n'était pas du tout le personnage qu'on pensait, il était un être un peu falot ; Jésus n'a pas vraiment existé, puisque c'est Akhenaton, à travers un de ces fameux « raccourcis de l'histoire », qui a joué son rôle ; même chose avec la Vierge Marie...

– *C'est le mot exact, c'est une série de malentendus. Mais ce qui est intéressant, c'est comment les malentendus forgent eux-mêmes les histoires. C'est un malentendu quand Akhenaton ressuscite et qu'il entend dire ce qu'on a dit de lui. Mais il ne peut plus rétablir la vérité, par conséquent il est obligé d'aller au fond de son malentendu, et ça fait rebondir l'histoire. Le malentendu devient positif.*

S'il y a quelque chose de sérieux dans ce roman extrêmement drôle, c'est sans doute la manière dont François Coupry, à travers les enfants qui racontent à Akhenaton ce qu'il a dû être puisque les livres le décrivent ainsi, montre comment nous écrivons souvent l'histoire à partir de notre réalité plutôt que de celle de l'époque dont on parle.

– *Quand un historien parle de l'Antiquité, il décrit complètement notre monde, et ça m'a beaucoup frappé. J'ai lu beaucoup de livres sur l'Égypte, et j'ai presque eu la réaction d'Akhenaton : c'est bizarre, ce qu'ils disent, tout ce système bureaucratique, ce n'est pas possible qu'avec des mentalités si différentes, à une époque aussi différente, ce soit vraiment ça !*

Dans son roman, François Coupry cite d'ailleurs un certain nombre d'ouvrages historiques – sans les nommer, mais on en reconnaît bien le ton. Cette caricature de l'histoire donne un peu le ton de son livre : il est extrêmement drôle. À son ironie, rien ne résiste. Même pas le vieux mythe de la machine – littéraire, cette fois – à remonter le temps, avec toutes les difficultés que cela pose : on arrive avec la Bible sous le bras, il faut que les événements correspondent,

et parce qu'on arrive à faire correspondre les événements, la Bible a été écrite... Un cercle vicieux dont on ne sort qu'avec un léger vertige. Parce que ce roman est très original, peut-être, et qu'il détonne sur la production d'automne traditionnelle. Mais quel bain de fraîcheur imaginative ! On redemande du Coupry, mais on aimerait en plus que davantage de lecteurs le remarque aussi...

Soir, Bruxelles, 15 novembre 1984.